Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 74 (1986)

Heft: [10]

Artikel: A lire : il était une fois nos grands-mères

Autor: thm

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-278058

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

début, j'attachais beaucoup d'importance au langage, qui devait être très épuré et dépouillé. Aujourd'hui, je souhaiterais une poésie plus narrative. Même sous forme de prose, si ce n'est pas possible autrement. Le poème français demande en effet un tel rétrécissement, qu'il n'y a plus place pour un support, sous peine de tomber dans l'anecdote. Ça me gêne. Mais sans support, la poésie me gêne aussi, maintenant. Je préfère la prose poétique. Le texte doit laisser une résonnance, faire sentir le lien à l'autre, à la vie ancrée ici et non dans des sphères inaccessibles. D'ailleurs, je publierais volontiers de la prose, mais je suis cataloguée comme éditrice de poésie, alors... »

F.S. — Quels sont vos rapports avec les auteurs ?

E.V. — Ils sont excellents. Peut-être parce que je ne suis pas très exigeante et que je prends en charge un nombre invraisemblable de choses. Ce qui me pose beaucoup plus de problèmes, c'est la promotion. Ça me gêne de vanter mes « poulains ». Quand je présente leurs œuvres, je ne peux pas m'empêcher de sentir les soupirs des libraires et des journalistes. J'ai toujours l'impression de demander la charité et c'est désagréable. Et je n'aime pas forcer l'intérêt des gens... Pourtant, la création du lien auteur/public fait partie de mon boulot. Je vais prendre une attachée de presse, ça résoudra le problème. »

L'écriture et l'édition ne font pas vivre, chacun le sait. Avec la poésie, il est même difficile de rentrer dans ses frais. Eliane Vernay en a fait l'expérience. Et pourtant, elle s'obstine : « Je trouve dommage que tant de beaux manuscrits restent au fond des tiroirs. Pour limiter la casse, j'essaie maintenant de créer une association des amis des Editions Eliane Vernay, ouverte au public et dont la cotisation se situera entre 20 et 50 francs. En contrepartie, les membres recevront des livres à prix réduit. J'essaie aussi de créer une association pour la diffusion des livres, mais c'est difficile. »

Des projets ?

« Tout plein. Au plan de ma propre écriture, d'abord. Pro Helvetia vient de me commander une œuvre. C'est la première fois que je touche une bourse. Je travaille par petits bouts et j'essaie d'assembler tout ça. Il y a un personnage central, Valentine, autour de laquelle gravitent des personnages. Ce n'est pas vraiment une histoire, mais...

En ce qui concerne l'édition, je pense qu'à long terme je me lancerai dans la prose aussi. En tout cas, dans quelque chose de plus ancré dans la réalité quotidienne. Ça va tout chambouler, parce que je sens que j'oserai l'imposer. Je n'aurai plus l'impression de « faire la pauvre »... »

Eliane Daumont

A LIRE

IL ETAIT UNE FOIS NOS GRANDS-MERES

« La Suisse, qui s'est tenue à l'écart des grands conflits mondiaux, a moins souffert que les autres pays. En contrepartie, l'évolution sociale a été moindre. Notre pacifisme explique notre retard dans l'égalité des sexes », me disait un intellectuel suisse à mon arrivée à Lausanne. Vision pessimiste et désespérante du progrès : la justice sociale naîtrait de la mort et du carnage ; une « bonne » guerre vaudrait mieux que 50 ans de revendications, et pour sortir de sa « vocation de ménagère » la féministe suisse aurait dû souhaiter l'holocauste.

La lecture de l'ouvrage de Françoise Thébaud « La femme au temps de la guerre de 14 »* nous démontre la fausseté de cette idée reçue. En fait, pour l'autrice, outre son cortège de deuils et de viols, « La guerre qui exalte les valeurs viriles et opère une séparation radicale des hommes et des femmes ne paraît pas favorable à une évolution des rôles sexuels ». Celle de 14, arrivée à son terme, laissa les femmes (comme les hommes) flouées : les pertes humaines furent immenses ; l'évolution des mœurs se fit dans un sens répressif et on pria les femmes de retourner au foyer jouer au repos du guerrier et/ou à la maman. Pourtant, d'un chapitre à l'autre, l'autrice nous fait sentir que le bouleversement social amena quand même une nouvelle mentalité, de nouvelles mœurs féminines.

Ainsi, pénurie aidant, les femmes acquirent une nouvelle silhouette, le style garçonne permettant la liberté de mouvement. Côté travail, on s'efforça certes de les maintenir dans des occupations qui leur étaient *naturelles* — infirmières, cantinières, bénévoles, marraines de guerre et elles n'exercèrent des activités masculines que comme pis-aller : cependant, aux champs, à l'usine, dans le commerce, elles apprirent à ne plus avoir leur foyer pour seul horizon, et goûtèrent à l'indépendance financière. Elle durent également prendre toutes les responsabilités domestiques. Et si l'image de la veuve éplorée sous son voile noir fait recette pendant les années de guerre, c'est aussi l'époque de Mata Hari, du **Diable au corps.** Le divorce entre dans les mœurs, l'hétérosexualité et la monogamie ne sont plus des modèles uniques.

Françoise Thébaud traite surtout d'un problème lourd de conséquences sur nos choix et qui continue à nous déchirer : les liens entre féminisme, pacifisme et patriotisme. Certaines féministes de l'époque furent bellicistes ou patriotes (Jane Misme, Marguerite Durand, Avril de Sainte-Croix) ; Louise Saumoneau voulut avant tout faire avancer les idées du parti politique de son choix ; d'autres étaient convaincues que la guerre réduit encore et toujours la femme à son sexe, exigeant d'elle « l'impôt de sang », c'est-à-dire les enfants.

C'est parce qu'elle était convaincue que les femmes n'ont rien à gagner — et tout à perdre — dans cette exaltation de la force et de la virilité qu'Hélène Brion déclara au conseil de guerre qui la jugeait pour défaitisme : « Je suis ennemie de la guerre parce que féministe ; la guerre est le triomphe de la force brutale, le féminisme ne peut triompher que par la force morale et la valeur intellectuelle. »

Si la guerre ne créa pas de nouvelles femmes, elle créa de nouvelles jeunes filles — Louise Weiss, Clara Malraux — dont nous sommes toutes les héritières. — **(thm)**

* Stock/Laurence Pernoud, 1986, 300 pp., dont 16 d'illustrations.